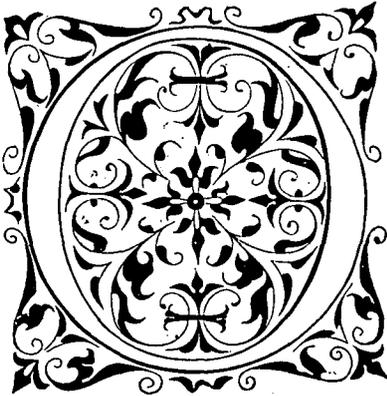


# LES ARTS MUSULMANS<sup>1</sup>

## DE L'EMPLOI DES FIGURES



On voit donc quels usages constants les artistes arabes avaient fait des figures, et dans les vases et dans les tentures ; *la grande rotonde* que nous avons citée en était couverte. C'était d'après les ordres du vizir Yazouri que cette merveilleuse tente du khalife avait été fabriquée dans la seconde moitié du x<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Le vizir Yazouri était un de ces seigneurs musulmans dont les richesses se répandaient en libéralités sur les artistes de son époque. Il aimait les lettres, il aimait les sciences, et sa protection éclairée appelait au Kaire les grammairiens, les poètes, les théologiens, les juristes de tous les pays arabes de l'Asie, de la Sicile et de l'Espagne. Mais ce que le vizir préférait encore aux *Kacida* des poètes, aux récits des conteurs de *Makamas*, aux entretiens des lecteurs du Koran, c'était les beaux livres ornés de dessins et d'arabesques ; c'était les manuscrits à miniatures couverts de vignettes des imagiers arabes ; c'était enfin, et par-dessus toute chose, les peintures et les tableaux des maîtres des diverses écoles de l'Orient. Aussi payait-il leurs œuvres à des prix exorbitants et traitait-il avec une magnificence digne d'un khalife les artistes qui quittaient leur patrie pour venir exercer leur art en Égypte. De ce nombre étaient deux peintres célèbres Ibn-el-Aziz et Kasir, l'un originaire de Bassorah, et l'autre de l'Irak. Yazouri les avait attachés à sa personne,

1. Voir *Gazette des Beaux-Arts*, 2<sup>e</sup> période, t. XII, p. 97.

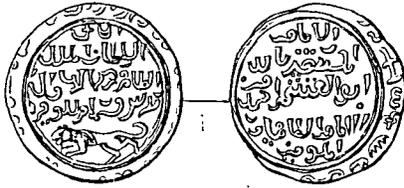
et les vastes salles de son palais, les riches appartements de ses kiosques étaient couverts de peintures exécutées par ces deux maîtres. Parmi les ouvrages de Kasir, on remarquait une almée dont les vêtements blancs se détachaient sur un fond noir ; la perspective avait été ménagée de telle sorte que cette figure semblait s'éloigner du spectateur et se faire un passage à travers le mur sur lequel elle était peinte. Ibn-el-Aziz, au contraire, avait représenté une danseuse drapée dans ses voiles rouges. Le fond du tableau était jaune, et, par un effet opposé à celui produit par Kasir, cette almée avait un relief tel, qu'elle paraissait s'avancer vers le spectateur. Cette habileté dans les procédés de la perspective semble avoir été commune aux peintres de cette époque, car Makrizy, en décrivant des escaliers figurés dans un palais du Kaire, nous dit qu'il était difficile de ne pas croire au premier aspect à l'existence d'un escalier véritable. Il ajoute que dans le Beit el Nôman se trouvait un tableau peint par un Arabe de la tribu de Khotma, représentant Joseph jeté par ses frères dans la citerne de Dothaïn : le corps nu, d'un blanc mat, se détachait sur un fond noir et sortait, pour ainsi dire, de sa prison souterraine.

Si nous nous en rapportons à Makrizy, nous voyons que pendant le x<sup>e</sup> siècle de notre ère la peinture fut en honneur chez les musulmans. Ainsi l'art s'était développé malgré les défenses de la religion ; ainsi les prescriptions interprétées par des commentateurs et mises au compte de Mahomet étaient tombées à cet égard dans l'oubli le plus complet. Il est vrai de dire qu'une grande partie du monde musulman obéissait alors aux Fathimites, et sous cette dynastie la loi mahométane, considérablement affaiblie, avait perdu de son autorité et de sa force. Pourtant les sulthans thoulounides qui avaient précédé ces princes dans la domination de l'Égypte ne s'étaient pas montrés plus orthodoxes. Et l'un d'eux, Khomaroïeh, voulant ajouter encore aux magnificences de son père Ahmed, avait fait placer dans une salle de son palais des bords du Nil sa statue, celle de ses femmes et des musiciennes de sa cour. Ces figures étaient en bois : elles étaient travaillées, dit encore Makrizy, avec un art admirable.

Elles portaient sur leur tête des couronnes d'or et des turbans enrichis de pierreries ; un enduit magnifique couvrait leurs corps et représentait des vêtements de toute sorte et de toute nuance. Khomaroïeh, qui remplissait de statues les salles de son palais, était aussi amateur de peintures. Souvent il se rendait au couvent de Kosair pour voir un tableau qu'il ne se lassait pas d'admirer. Ce tableau, placé dans le sanctuaire du monastère, représentait la Vierge Marie. Il jouissait d'une grande réputation et attirait de tous côtés une foule de curieux.

En Espagne, dans cette contrée que les schismes religieux avaient atteinte moins profondément que les autres pays de l'islamisme, le Khalife Abd-el-Rahman fondait une ville pour satisfaire un caprice de femme. Ce prince n'avait-il pas placé au milieu même de son palais, et en l'exposant aux regards de tous, la statue de sa favorite Zehrah sous les traits de la Flore antique dont sa maîtresse portait le poétique nom? N'avait-il pas entouré la merveilleuse fontaine du *Patio* de douze figures d'animaux en or et en pierres précieuses, exécutées à la manufacture royale de Cordoue? Faut-il rappeler le passage dans lequel Ibn Bassam rapporte que le poète sicilien Abou'l Arab, exilé en Espagne, se présenta un jour devant le roi de Séville, Môtamed, qu'il trouva occupé à admirer une foule de figurines d'ambre? Yacouti ne raconte-t-il pas que sur la *cobba* d'une des mosquées de Bagdad, on voyait la statue d'un cavalier tenant en main une lance? Le dôme d'un autre mosquée de cette capitale des khalifes était surmonté aussi d'une statue : elle représentait un homme qui marquait les heures. A Émèse, sur la porte d'une mosquée se dressait une statue bizarre : la partie supérieure offrait le buste d'un homme, la partie inférieure se terminait par une queue de scorpion ; les Orientaux se plaisaient à ces sortes de représentations fantastiques. Sur les tapis, sur les étoffes et sur les miroirs particulièrement, on rencontre fréquemment des sphinx ailés. Peut-être est-ce là l'animal que, suivant certaines doctrines musulmanes, Dieu avait placé dans le paradis : il avait des pieds de cerf, une queue de tigre et une tête de femme et Mahomet et Aly devaient le montrer aux élus. Est-ce cet *Anka* fabuleux auquel la crédulité des Arabes donnait des ailes et une figure humaine? Est-ce enfin l'*Alborac*, sur lequel le Prophète s'éleva jusqu'au septième ciel, en présence du trône de Dieu? On ne sait : toujours est-il que nous retrouvons fort souvent cette singulière figure. Le voyageur Ibn Batoutah, qui parcourait les pays musulmans au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, nous a laissé quelques notes curieuses, qu'il est bon de relever dans le sujet qui nous occupe. Il mentionne, en effet, dans quelques villes d'Orient des statues représentant des animaux. Les lions, principalement, ornaient les palais, les places publiques. Au Kaire, le pont des lions avait été construit par le sultan Beïbars : un fou mutila ces statues. C'était un certain Mohammed qui par là croyait se rendre agréable à Dieu. Le sultan Mamlouk Beïbars portait dans ses armes un lion que l'on retrouve aussi sur ses monnaies. Je ne fais que nommer ici la fontaine du *Patio de los Leones* à l'Alhambra, avec les lions qui la supportent : elle est si connue qu'il me suffira, je pense, de la mentionner.

Il y a quelques mois, le public de curieux et d'amateurs qui se presse à la salle des ventes de l'hôtel Drouot, a pu voir un précieux monument de l'art arabe. Il faisait partie de cette collection formée avec tant de goût et tant de soins par Fortuny. Ce petit musée était digne à lui seul d'une sérieuse étude avec ses étoffe orientales, ses beaux vases, ses faïences, avec son coffre d'ivoire orné d'inscriptions antiques, de figures d'hommes et d'animaux et qui présentait quelque analogie dans l'ornementation avec la cassette d'ivoire conservée à la cathédrale de Bayeux, ouvrage admirable par ses médaillons d'argent ciselés, niellés et dont le motif principal de la décoration capitale est un paon fréquemment répété. Pour nous, l'objet qui nous a paru le plus inté-

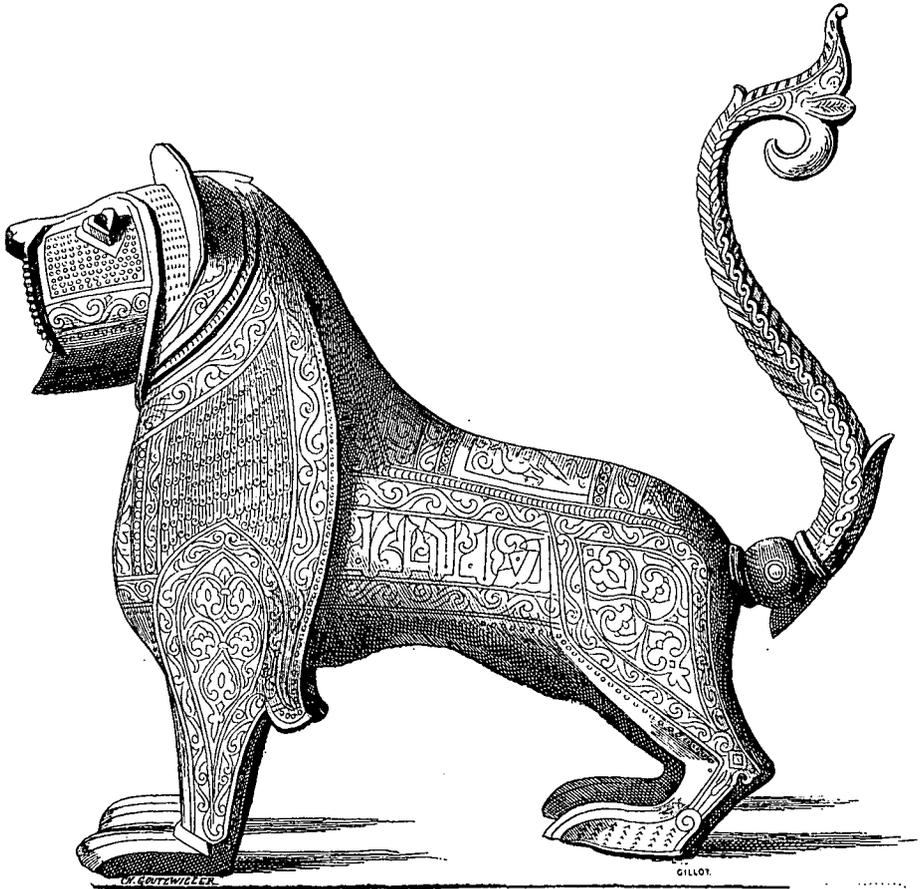


MONNAIE DU SULTHAN BEIBARS.

ressant est le lion en bronze qui a été acquis par M. Eugène Piot. Sa hauteur est de 0<sup>m</sup>,31, sa largeur de 0<sup>m</sup>,37. Une ouverture pratiquée sous le ventre et donnant passage à un tuyau correspondant à la gueule de l'animal, indique assez quel était l'usage de ce monument : il servait de fontaine. A la naissance du cou on lit ces mots : بركة كاملة نعمة شاملة : *Bénédictio parfaite, bonheur complet*. Cette légende se répète sur chacun des flancs du monstre. On l'a retrouvé sur un cerf en bronze qui est à Séville et que me signale M. de Gayangos, le savant traducteur de l'historien arabe El Makkari. Elle se lit aussi, mais plus développée sur le griffon en bronze du Campo Santo à Pise, le monument le plus important que nous possédions de la sculpture arabe. Comme le cerf de Séville, comme le griffon de Pise, le lion de M. Eugène Piot remonte au XI<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Je pourrais allonger encore cette nomenclature et dresser la liste des monuments de cette sorte mentionnés par les historiens arabes et qui sont arrivés jusqu'à nous ; mais j'ai hâte de rentrer dans mon sujet et de revenir aux représentations de la figure humaine. Aussi bien, en ce qui concerne les représentations d'animaux, les docteurs s'étaient montrés moins sévères dans l'interprétation de la loi. Mouradja d'Ohsson s'explique ainsi à ce propos en parlant du code religieux des musul-

mans. « Les images des animaux sont interdites aux fidèles à moins qu'elles ne soient très petites et presque imperceptibles à l'œil. Il serait même indifférent d'avoir des figures d'animaux sous ses pieds, ou derrière soi lorsqu'on fait la prière. Il est encore indifférent qu'une femme

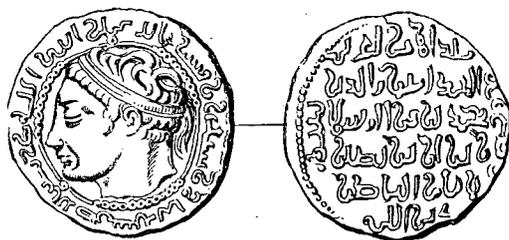


LION EN BRONZE.

(Collection de M. E. Piot.)

musulmane fasse la prière le sein garni de médaillons d'or ou d'argent, frappés par les infidèles et portant l'empreinte de quelque figure, mais assez petites pour qu'elles échappent au premier regard de l'homme. Il en est de même du musulman qui s'acquitterait des devoirs du culte ayant sur lui des pièces monnayées en argent ou en or, qui représenteraient des figures d'animaux. » Il est aussi des accommodements avec le

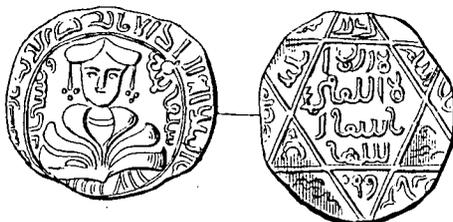
Prophète. Les casuistes pouvaient s'arranger de ces concessions. Mais que pensaient-ils aux époques où les graveurs de la monnaie prenant pour modèles les pièces grecques et romaines qui se rencontraient en grand nombre en Orient, mettaient en circulation les portraits des rois grecs et des empereurs de Rome et de Constantinople? Ce monnayage dura près d'un siècle et demi. Il eut des ateliers dans un grand nombre de villes de l'Asie et de la Syrie : à Mardin, à Miafarkin, à Amida, à Djezireh, à Mossoul, à Alep, etc. Il n'appartenait pas, il est vrai, à des dynasties purement arabes. C'étaient ces Turkomans envahisseurs de l'empire des khalifes, devenus souverains d'une grande partie de l'Orient pendant tout le cours du XII<sup>e</sup> siècle et pendant les premières années du XIII<sup>e</sup>, c'étaient les sulthans Ortokides, les Atabeks de l'Iraq qui marquaient leurs monnaies des types empruntés aux médailles anciennes et aux espèces chrétiennes ayant cours dans leurs États. Il est facile de reconnaître dans ces pièces aux légendes arabes les portraits des rois d'Égypte ou de Syrie, ceux d'Auguste ou de Néron, de Constantin, de Héraclius, de Jean Comnène et de remonter par les imitations aux monnaies byzantines avec leurs représentations du Christ et de la Vierge. Le graveur musulman n'est pas fort adroit et ses copies sont loin d'être parfaites; cependant il est telles de ces pièces qui dénotent chez l'artiste une véritable habileté de main. Je citerai la monnaie de l'Ortokide Nour-ed-din Mohammed au type de la monnaie de Séleucus II, roi de Syrie. Elle



MONNAIE DU PRINCE ORTOKIDE NOUR-ED-DIN MOHAMMED.

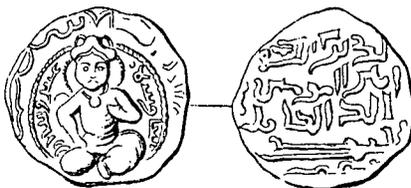
est frappée l'an 578 de l'hégire. Dans quelques-unes de ces médailles, l'artiste, se dégageant de l'imitation, prend ses motifs dans la vie qui l'entoure. Il grave des sujets empruntés aux idées arabes et parfois il représente le souverain assis, à l'orientale, sur son trône et tenant le globe du monde à la main. C'est le portrait de Nedj-ed-din Ayoub, prince de Khelat, que nous trouvons sur sa monnaie. Le roi est vu de face; il est coiffé du turban royal d'où pendent deux bandelettes terminées par trois perles. C'est le portrait du roi Ayoubite d'Arménie El Aschraf

Mousa qui se dessine sur sa médaille. Nous rencontrons partout sur les pièces des Otokides et des Octabeks des types *animés* : un fils de Zenghi Abou'l Fatha Mohammed mettait sur ses pièces saint Georges terrassant



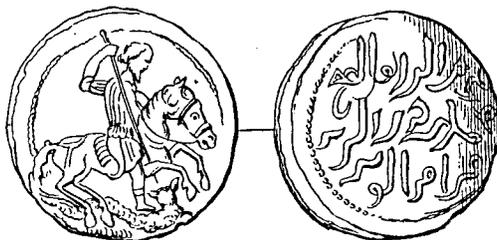
MONNAIE DE NEDJ-ED-DIN AYOUB.

le lion. Quelques petits princes Seldjoukides se servaient, eux, de types empruntés aux monnaies des croisés. Les relations constantes entre les



MONNAIE D'EL ASCHRAF MOUSA.

peuples envahisseurs et les peuples envahis imposaient ces échanges entre les Arabes et les chrétiens. Parfois les croisés imitaient la monnaie

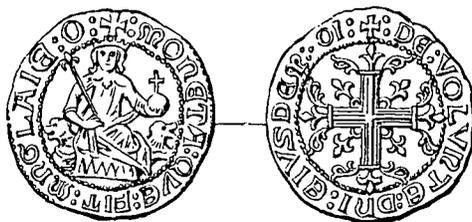


MONNAIE D'ABOU'L FATHA MOHAMMED.

purement musulmane et se servaient de caractères arabes : parfois aussi les princes musulmans frappaient leurs pièces aux types chrétiens. Ainsi

faisait cet émir de Magnésie Ssarou Khan dont les monnayeurs prenaient pour modèle la monnaie de Robert d'Anjou qu'ils entouraient de cette légende latine :

MONETA. MAGNESIE. SARCANI.  
DE. VOLVTATE. DNI. EIVSDEM. LOCI.



MONNAIE DE SSAROU-KHAN.

Le XIII<sup>e</sup> siècle fut l'époque où se produisirent en grand nombre ces artistes, ces graveurs sur métal qui ont fait de la damasquinerie un art essentiellement arabe. Un géographe musulman, Ibn Saïd, nous apprend que, de son temps, en 1273, les habitants de Mossoul jouissaient d'une grande réputation dans la fabrication des vases de cuivre, et que les produits de leur industrie s'expédiaient à l'étranger pour les princes et pour les riches seigneurs. Les musées, les collections particulières nous offrent de nombreux ouvrages de ces damasquineries avec ces vases, ces aiguières, ces ustensiles en tous genres, ces plats, ces flambeaux que le cuivre et le métal d'alliage servaient à confectionner; c'est un art dont l'histoire pourrait facilement se faire, car il nous est possible de déterminer l'âge d'un objet, soit par le nom du possesseur, — ce nom appartenant presque toujours à un sulthan, soit par les caractères de l'inscription; et peut-être reviendrai-je un jour sur ce travail. Mais pour me renfermer dans le sujet qui nous occupe, je ne veux parler ici que de monuments sur lesquels on voit des figures. On en connaît une assez grande quantité. L'abbé Lanci, qui s'est occupé de cette question dans son *Trattato delle Simboliche rappresentanze Arabiche* en signale de fort curieux. Ils appartiennent pour la plupart aux musées et aux galeries particulières d'Italie ou à ce trésor célèbre de *Donna Olympia* de la villa Pamphili. M. Reinaud, dont l'excellent livre : *Description des monuments musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, a ouvert, en la facilitant, l'étude de l'archéologie et de l'épigraphie musulmanes, a décrit quelques pièces de ce genre. La plus importante dont ce savant ait donné l'explication

est assurément le vase exécuté à Mossoul, dans le mois de regeb de l'an six cent vingt-neuf, par Schodgia, fils de Hanfar. Sur la panse du monument sont représentées, encadrées dans dix médaillons, des scènes diverses de la vie orientale. C'est la chasse au faucon ou à l'once, c'est la chasse menée par des meutes de chiens, c'est la lutte, le concert, la danse, les almées; c'est enfin le tableau des habitudes d'un peuple.



VASE ARABE.

(Collection Louis Fould.)

Dans le catalogue de la collection Louis Fould, publié par M. A. Chabouillet, je trouve aussi de curieuses pièces du même genre. Ces représentations se reproduisent sur des flambeaux en bronze, sur un vase à anse circulaire en forme de seau de l'art le plus exquis. Les cabinets d'amateur, soit à Paris, soit à Londres, recherchent depuis tantôt vingt ans ces précieux monuments de l'art arabe. Il nous serait facile de dresser une liste de ces monuments sur lesquels l'artiste musulman a représenté des figures humaines. La légende échapperait parfois en raison de

l'excessive recherche dans les lettres et dans l'emploi capricieux des caractères. Il faut que l'œil soit averti. Le département des antiques de la Bibliothèque nationale possède une coupe arabe du XIII<sup>e</sup> siècle, sur laquelle on remarque six médaillons, occupés par six personnages à cheval, chasseurs ou guerriers. Sur le bord extérieur de cette coupe court une frise composée de personnages et d'animaux. M. de Longpérier qui,



FRISE D'UNE COUPE ARABE DU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

le premier, étudia ce monument, fut frappé de l'étrange tournure des personnages et de la bizarrerie de leur attitude. Après un examen des plus attentifs, ce savant reconnut que sous ces figures de guerriers, de chasseurs et d'animaux se déguisait une légende dont nous ne donnons ici que les premiers mots :

العزالد ايو والذصم

Honneur durable et victoire.

HENRI LAVOIX.

(La suite prochainement.)

